

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

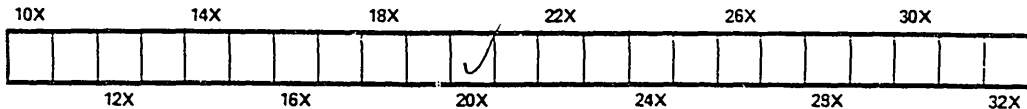
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [225] - 256 p.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.





LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Séminaire de Ste-Thérèse

AVRIL 1882.

Chronique.

Un chroniqueur qui ne voit que du feu. — L'incendie du 24 juin 1875. — Deux alertes. — La ruine. — La résurrection.

Le malade qui a la jaunisse, voit tout en jaune ; le myope qui porte lunettes vertes, voit tout en vert : de même le malheureux qui a passé par les horreurs de l'incendie, au moins pendant un an, partout ne voit que du feu : il pense au feu le jour, il rêve au feu la nuit ; et si son métier le force d'écrire, sans qu'il le cherche, à tout propos, au bout de sa plume il rencontre le mot *feu*. Hélas ! tant pis pour le lecteur.

En effet, comment oublier ce moment d'angoisses où, devant les flammes dévorantes on constate que pour son institution chérie il n'y a plus d'espoir de salut, que

tout est fini : une étreinte cruelle vous saisit à la gorge, l'oppression vous brise le cœur, un lourd abattement pèse sur l'âme comme une masse de plomb. Comment oublier ces nuages de fumée qui, s'élevant noirs et épais dans les airs, obscurcissent les rayons du soleil ; ces longs corridors sombres, dépouillés, à demi-déserts, où semble planer l'ombre de la mort ; l'agitation et le désordre de cette foule affolée qui, sans raisonner ce qu'elle veut ni ce qu'elle fait, court, va et vient ; ces tourbillons de feu qui s'échappent furieux et rugissants par toutes les ouvertures et lèchent les murs qu'ils calcinent ; le pétilllement des flammes et le bruit sourd de l'incendie qui bourdonne et gronde comme un orage lointain ; le fracas des murailles qui s'écroulent ; et, en face de ce désastre, immobiles, les bras croisés, les directeurs de l'établissement, spectateurs stupéfaits et impuissants. Il y avait là, le 5 octobre dernier, une scène d'horreur dont l'image s'est gravée dans ma mémoire en traits ineffaçables ; et aujourd'hui, après sept mois, je me sens le besoin de parler encore *incendie*. Je le sais, tant pis pour le lecteur.

Dans ma dernière chronique, j'ai rappelé que deux fois le feu avait éprouvé notre Fondateur, et l'on a pu admirer le courage avec lequel ce prêtre, soumis à la volonté de Dieu, avait supporté ces fâcheux accidents. Pour faire l'histoire complète de nos incendies, il me reste à raconter comment, avant de détruire complètement notre Séminaire, le feu s'était attaqué par trois fois à nos dépendances, nous mettant dans le plus grand péril et nous faisant subir des pertes considérables. Puis nous en aurons fini pour toujours, je l'espère, avec ce triste sujet. J'entends un malin me crier : tant mieux pour le lecteur.

* *
*

C'était le 23 juin 1875. L'*Alma Mater* à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, avait fait appel à ses enfants, et ils étaient accourus des quatre coins du pays, nombreux : foule joyeuse, foule animée, foule bruyante. Le village, pour souhaiter la bienvenue

à ses hôtes, avait pris des airs de fête, et de distance en distance s'élevaient de gracieux arcs de verdure. Au milieu des luxuriants bocages qui l'entouraient, le vieux collègue, majestueux, présentait un aspect moins sévère sous les guirlandes de feuillage qui l'ornaient, sous les drapeaux aux mille couleurs dont il était pavoisé. La veille au soir une séance musicale et dramatique récréa les esprits, une brillante illumination et les jeux divers d'un feu d'artifice vraiment féérique charmèrent les regards. Le lendemain, avec bonheur, nous assistâmes à une grande messe solennelle, à un sermon éloquent, à la lecture d'adresses dans lesquelles, tour à tour, parlaient l'esprit, le cœur, les souvenirs du passé, les espérances de l'avenir : bref, en fait de fête de famille, on ne pouvait souhaiter rien de plus doux, de plus suave, de plus délicieux.

Cependant, ce jour si beau, à l'aurore dorée, au midi plein de soleil, devait avoir un soir enveloppé dans un voile de deuil. L'incendie encore, vint obscurcir ce ciel pur de ses nuages de fumée sombre et de poignante tristesse. Les détails de cet accident ont été relatés avec tant de verve et d'entrain, dans une brochure intitulée : *Cinquantième anniversaire de la Fondation du Séminaire de Ste-Thérèse*, que je ne saurais mieux faire que de transcrire ici cette page en son entier.

“Après le dîner, quand les convives ont laissé le réfectoire, tous les corridors et les salles sont pleins de cette foule bruyante où se continuent les propos commencés au milieu d'une gaieté folle et d'un rire inextinguible. A 3 heures, la cloche annonce la grande réunion de l'après-midi : c'était le dernier écho joyeux de la fête.

“A peine les jeunes élèves sont-ils réunis dans la salle, et les musiciens ont-ils commencé à accorder leurs instruments, qu'un cri d'alarme se fait entendre : *Le feu est au village !* La salle se vide en un clin d'œil. Au dehors le tocsin retentit comme un glas funèbre et l'on voit un noir tourbillon de fumée s'élever dans les airs.

“Le feu, qui a pris naissance dans la boutique d'un

voiturier, est activé par un fort vent de l'ouest ; et déjà, avec les faibles moyens dont on dispose, il n'est plus possible d'arrêter ni même de ralentir sa marche dévorante. La scène de trouble et de terreur qui se présente alors est impossible à décrire. Vous voyez la foule qui accourt, haletante, effarée, et se presse au milieu des chevaux hennissants et des voitures dont les rues sont encombrées. A travers le sinistre crépitement de la flamme, vous n'entendez qu'un bruit confus de femmes qui se lamentent et d'hommes qui appellent au secours, qui donnent des ordres, qui se précipitent pour sauver ce qu'il est possible d'arracher à l'élément destructeur.

“ Cependant, le feu court ou plutôt vole de toit en toit ; en quelques minutes il a atteint les dépendances du collège et ne forme plus qu'un vaste brasier de ces étables, granges, hangars qui occupent, sur deux lignes parallèles, un espace de plus de trois arpents.

“ En face de cette muraille de flammes qui s'agite, s'allonge et se déploie à une distance de quelques pas, sous le souffle d'un vent impétueux, que va devenir le collège ? Cette fête, qui est le plus beaux de ses jours, sera-t-elle aussi le dernier ? Voilà la pensée qui occupe maintenant et oppresse toutes les âmes, et malgré tous les efforts pour le conjurer, un dernier malheur semble inévitable. Dans ces moments d'angoisse indicible, les cœurs s'élèvent vers Dieu, pendant que les bras sont à l'œuvre pour protéger le collège contre cette chaleur intense qui rayonne sur les murs et menace à chaque instant d'allumer l'incendie.

“ L'endroit le plus exposé est la chapelle, qui se trouve voisine du brasier le plus ardent. On se hâte de sauver les vases et les ornements sacrés. Les saintes espèces sont retirées du tabernacle et transportées à l'église ; sur le chemin qu'elles parcourent, elles se trouvent en face de l'incendie. Notre Seigneur voulut-il signaler sa présence par un effet sensible ? Voulut-il manifester qu'il agréait une promesse faite à son Cœur Sacré et les prières de tant de bonnes âmes ?

“ Ce qui est certain, c'est que le vent changea peu à

peu de direction et détourna les flammes qui, jusque-là, se portaient vers le collège. Dès ce moment, les efforts des nombreux travailleurs qu'animent l'amour et le dévouement envers l'*Alma Mater*, parviennent à maîtriser l'incendie, à en circonscrire le foyer, à réduire cette flamme dévorante qui s'affaisse bientôt sur elle-même avec la chute des dernières poutres embrasées. A 5 heures le collège est sauvé.

“ Le collège est sauvé ! Il reste debout, morne et solitaire, à côté de ces ruines fumantes qui attristent le regard. Les vastes dépendances ne présentent plus qu'un amas de cendres, de pierres calcinées, de fer tordu, de poutres noircies et à demi-consumées. Les érables qui entouraient ces bâtisses d'une fraîche et luxuriante verdure, laissent voir maintenant leurs troncs nus et carbonisés. La flamme a pénétré à travers le bocage voisin, et les arbres qu'elle a touchés de son souffle brûlant, ont leur écorce desséchée, leur feuillage jauni et crispé, comme aux derniers jours de l'automne.

“ En quittant ces lieux désolés, les anciens élèves expriment de touchantes sympathies à M. le Supérieur. Au milieu d'une amère tristesse, il reste encore dans les âmes un rayon de joie qui console : c'est que l'*Alma Mater* n'est pas frappée au cœur. Quelque soit le désastre de l'heure présente, l'avenir garde encore ses espérances pour une maison qui, en passant par l'épreuve, n'en est devenue que plus chère à ses nombreux enfants..... Puissent leurs vœux et leur espoir se réaliser ! ”

Toute institution à son journal où sont consignés les événements de quelque importance. L'idée de ces chroniques est heureuse ; car, c'est dans de semblables mémoires que plus tard on retrouve l'histoire intime, la vie intérieure, les courants d'idées et la physionomie propre des générations qui ne sont plus. Dans deux cents ans le journal térésien aura-t-il le prix qu'a acquis aujourd'hui le journal des Jésuites ? Verra qui vivra. En attendant voici ce qu'on y lit en date du 10 mai et du 3 octobre 1876.

10 mai 1876.—*Fête du Supérieur.*

“ 10 mai.—Fête du Supérieur. Congé et séance comme à l'ordinaire. Il y a musique, discussion sur la traite de l'eau-de-vie sous la domination française et quelques scènes amusantes intitulées : “ Les Touristes.” A la fin de la séance, comme on chantait quelques strophes de la cantate du cinquantième anniversaire, soudain, on répète dans la salle : le feu est à l'usine à gaz ! Il en sortait en effet une épaisse fumée. Tout le monde se précipite dehors. On court chercher la pompe à incendie et l'on arrose d'eau l'intérieur de la petite bâtisse en brique adossée à la chapelle. Comme il y avait plus de fumée que de feu, tout éteindre fut l'affaire de quelques minutes. *Le faiseur de gaz*, par mégarde, avait laissé quelques copeaux près du fourneau, et pendant son absence le feu s'y était communiqué et s'était repandu sur le sol imprégné de goudron. La bâtisse a été seulement grillée et enfumée ; mais tout de même l'alerte a été assez vive, car on craignait l'explosion du gaz qui se trouvait dans le gazomètre. Ça été une répétition en petit du grand émoi du 23 juin dernier.”

“ 3 octobre.—L'accident du 10 mai dernier se renouvelle entre 9 et 10 heures du soir. L'alarme donnée cause un émoi extraordinaire dans le séminaire, mais sans aucun désordre. La couverture de l'usine à gaz brûle, tout ce qui est en bois est à peu près consumé ? mais il n'y a pas d'autres accidents sérieux ; le gaz même peut être rallumé tout de suite par la maison. On attribue la cause de l'incendie à la négligence de l'homme au gaz.”

De ces deux alertes la plus sérieuse fut sans contredit celle du 3 octobre. Si le chroniqueur y a consacré moins d'espace, c'est peut-être parce qu'il n'en fut pas le témoin oculaire, se trouvant absent, en visite à Philadelphie, lors de la grande Exposition du Centenaire Américain. Tous les élèves descendirent du dortoir, plusieurs voulaient emporter avec eux leurs lits et leurs valises, on les leur fit laisser. La nuit était belle, l'air calme, et les flammes s'élevaient droit vers la voûte

étoilée. Tout le village se rendit sur le lieu du sinistre, la pompe arriva, sur deux files on forma des chaînes humaines pour apporter, avec des seaux, l'eau de la rivière. Pour un temps on craignit l'extension de l'élément destructeur, mais le vœu des cœurs fut exaucé, les efforts des travailleurs furent bénis, et on en fut quitte pour la peur et des dommages relativement peu considérables. Plut au ciel qu'il en eût été ainsi le 5 octobre dernier !

* *
*

C'était dans la soirée du premier de l'an 1882. Huit heures venaient de sonner. J'arrivais d'une paroisse voisine. Les élèves étaient dispersés pour une promenade à la maison paternelle, leurs professeurs les avaient suivis, et les quelques prêtres, restés à la desserte de la cure, pour une raison ou pour une autre, se trouvaient absents : toutes nos maisons étaient désertes. C'était un jour de réjouissance, pourtant un morne silence semblait peser sur Ste-Thérèse comme sur un tombeau.

L'âme triste, le pas rêveur, je me transporte sur l'emplacement du vieux collège. Les ombres s'étaient étendues sur les bois voisins, le sol était noir et glacé, une blanche couche de neige n'était pas venue, comme les hivers précédents, tempérer l'obscurité des nuits. Les étoiles scintillaient au firmament, au-dessus de ma tête, et autour de moi les lampes brillaient aux fenêtres des maisons qui paraissaient illuminées. Marchant sur des ruines, à travers des amas informes de pierres entassées, je me disais dans l'amertume du cœur : "Où êtes-vous, murs chéris, avec vos vastes salles, vos longs corridors, votre petite chambre solitaire où je me reposais si délicieusement dans les bras de mon antique berceuse. Où êtes-vous, vie, mouvement, agitation d'une jeunesse bruyante ? La désolation a passé sur ces lieux."

Les souvenirs se pressaient drus et nombreux dans ma mémoire. "Autrefois, pensais-je, à ma droite, s'élevait l'ancien presbytère, la demeure de notre Fondateur vénéré, le berceau du petit séminaire : le presbytère a disparu. En face de moi, plus tard, s'est élevé le petit

collège jaune, où plusieurs générations d'écoliers ont puisé le bienfait de l'éducation : le collège jaune a disparu. Sur ses ruines se sont élevées avec luxe, sur une étendue de près de trois arpents, les dépendances d'une ferme considérable : les dépendances sont disparues. Sur ce sol en deuil que je foule maintenant, s'élevait au milieu d'une ceinture de feuillage, il n'y a pas trois mois encore, une maison superbe, étendant au loin ses ailes, portant avec orgueil dans les airs, la croix et les flèches de ses dômes : la maison est disparue. Ainsi passent les choses humaines, ainsi passerons-nous nous-mêmes. Dieu seul reste. Où sont aujourd'hui Ninive, Baby!one, Tyr et Sidon ?

Je m'assis sur une pierre renversée et les paroles de Jérémie se présentèrent à mon esprit : " Comment est-elle assise solitaire, la ville pleine de peuple ? elle est devenue comme une veuve... Pleurant, elle a pleuré pendant la nuit, et ses larmes coulent sur ses joues... Les voies de Sion sont en deuil, toutes ses portes sont détruites... Comment le Seigneur a-t-il couvert de ténèbres la fille de Sion ? il a jeté du ciel sur la terre l'illustre Israël... Il a tout renversé, il n'a épargné aucune des magnificences de Jacob... Le Seigneur a résolu de détruire le mûr de la fille de Sion, il a tendu son cordeau, et il n'a pas détourné sa main de la perdition ; l'ayant-mûr a gémi, et le mûr a été détruit... O ! vous tous qui passez par la voie, prêtez attention et voyez s'il est une douleur comme ma douleur !

Je répétais avec le prophète : " Souvenez-vous, Seigneur, de ce qui nous est arrivé, considérez et regardez notre opprobre... Nous sommes devenus comme des orphelins sans père... La joie de notre âme a fait défaut ; notre cœur a été changé en deuil. Elle est tombée, la couronne de notre tête ; malheur à nous, parce que nous avons péché. A cause de cela notre cœur est devenu triste, pour cela nos yeux se sont couverts de ténèbres. Mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement ; votre trône subsistera dans toutes les générations."

* *
*

Non, le Seigneur ne nous a pas abandonnés. Les voies de la Providence sont mystérieuses et secrètes : souvent il ne frappe que pour guérir, il n'abaisse que pour relever. C'est lui qui réchauffe et active l'attachement des élèves, la confiance des parents, le dévouement des professeurs, la générosité des *anciens*, les sympathies et la charité du public.

Le soir même du désastre, au moment de partir, par un sentiment au-dessus de leur âge, dans une démarche qui les honore, une députation d'écoliers vinrent trouver les directeurs de la maison et leur dirent : " Quand rouvrez-vous vos classes ? si nos parents le veulent, nous sommes prêts à revenir."

Deux semaines après, au jour fixé pour la nouvelle entrée, les parents, au nombre de plus de deux cents, malgré les inconvénients de notre position exceptionnelle, n'hésitèrent pas à nous confier de nouveau leurs enfants.

Tous les professeurs, sans calculer ce qu'il leur faudrait dépenser de bon vouloir et de générosité, sont restés fermes à leur poste.

Les anciens élèves, pour venir au secours de leur *Alma Mater* et lui donner une marque de leur reconnaissance, se sont imposé des sacrifices héroïques.

Des paroles de sympathies nous arrivant de toutes les sommités religieuses et civiles du pays, n'ont pas peu contribué à soutenir et à fortifier notre courage.

La charité nous a tendu la main de toutes parts. On a semblé dire : " Le Séminaire de Ste-Thérèse a rendu service à la Religion et à la Patrie ; eh bien ! aujourd'hui, dans son malheur, la religion et la patrie se donneront la main pour le relever de ses ruines."

Non, l'espérance n'est pas morte, elle existe forte et vivace au fond des cœurs. Tout dans le passé, tout dans le présent, tout autour de nous, nous parle de vie, de réveil, de résurrection.

" *Resurrexit, sicut dixit*, chante l'église dans ce temps paschal : Jésus est ressuscité comme il l'a dit, alleluia !" Sur ces paroles nous espérons.

Le soleil darde sur nos têtes ses rayons vivifiants, une lumière plus pure nous inonde, l'air est embaumé, les oiseaux font entendre leurs doux concerts, l'herbe reverdit dans les prés, les arbres se revêtent de feuillage et de verdure : c'est le réveil de la nature endormie, c'est la résurrection. Là-dessus nous espérons.

A vingt pas du vieux collègue, voyez ces quartiers de rocher que les carrières ont vomis, ces sables qui s'entassent en collines ; entendez le bruit monotone du marteau sur la pierre, le cri aigre des poulies, le sifflement de la vapeur, la voix des surveillants ; une centaine d'ouvriers s'agitent, travaillant comme autant d'abeilles laborieuses ; les murs aux larges assises s'élèvent et dessinent leurs proportions. Après cela, dites si nous n'avons pas raison d'espérer et de croire à une résurrection.

A ce spectacle une réminiscence classique se glisse sous ma plume. Il me semble voir le pieux Enée dans l'extase de l'admiration en face de Carthage sortant du sol sous les soins de la reine Didon :

Miratur molem Æneas, magalia quondam,
Miratur portas strepitumque et strata viarum.
Instant ardentes Tyrii : pars duerè muros
Moliriqùe arcem et manibus subvolvere saxa ;
Pars optare locum tecto et concludere sulco.

JOANNES.

L'instrument d'un grand maître.

“ L'art est une ascension... L'art est le souvenir de la présence universelle de Dieu.”

ERNEST HELLO.

Vieux témoin du passé, qui dors dans la poussière,
Comme un guerrier vainqueur dans le dernier combat,
Comme une lampe éteinte en donnant sa lumière
Dans son dernier éclat ;

Si tu pouvais briser l'inflexible silence
Qui pèse pour toujours sur tes cordes sans voix,
Tu trouverais encor la foule avide, immense :
Des beaux jours d'autrefois.

Tu verrais s'empresser la jeunesse brillante
 Et l'austère vieillesse oubliant ses douleurs ;
 Et tu verrais tomber sous ta note vibrante
 Une moisson de fleurs.

Mais non ; le cœur ardent qui te donnait la vie,
 Qui te faisait gémir, qui te faisait chanter,
 Est fermé pour toujours à la douce harmonie :
 Tu ne peux que pleurer.

Quand l'âme a déserté l'instrument qu'elle anime,
 Les saints concerts en chœur la suivent glorieux,
 Et l'instrument brisé, dans sa douleur sublime,
 Pleure silencieux....

Ami ! ne pleure pas : la Lyre est immortelle !
 Pour consoler la terre, en remontant aux cieux,
 Elle laisse tomber la divine étincelle
 Des sons mélodieux.

L'artiste la recueille ; et bientôt l'harmonie,
 Electrique chaînon, fait vibrer tous les cœurs ;
 L'ardent travail se lève, et prépare au génie
 La palme des vainqueurs.

Ami ! prête l'oreille aux sonates savantes
 Qui tiennent sous leur charme un peuple admirateur.
 Me reconnais-tu pas de tes notes brillantes
 L'immortelle splendeur ?

Ne retrouves-tu pas l'éclat de ton tonnerre
 Dans les sons orageux du sombre Beethoven,
 Et n'admires-tu pas l'accent de ta prière
 Dans le tendre Jehin ?

Lavigne, Chatillon, Manteth, Martel, Desève,
 Font revivre tes chants, tu peux dormir en paix ;
 Dans les cœurs canadiens l'harmonieuse sève
 Ne tarira jamais.

L. ALEXANDRE BRUNET.

M. Ducharme et le Séminaire. *

Après un brillant cours d'études, fait au collège de Montréal, M. Ducharme entra au grand Séminaire de Québec, dans l'automne de 1811 ; il en sortit prêtre, le 9 octobre 1814. La maison de Mgr Laval était alors, pour les aspirants au sacerdoce, le seul séminaire dans tout le vaste diocèse de Québec, qui s'étendait, d'un côté, depuis les îles du golfe St-Laurent jusque par delà les Montagnes Rocheuses, aux rivages de l'océan Pacifique, et de l'autre côté depuis la ligne qui sépare les Etats-Unis des Possessions Britanniques jusqu'aux climats glacés du septentrion le plus lointain. Le grand Séminaire de Montréal n'ouvrit ses cours de théologie qu'en 1840. C'était une époque de trouble et de surexcitation. Les armées américaines, à plusieurs reprises, tentèrent l'invasion du Canada ; pendant que les milices canadiennes, avec courage et succès, combattaient à la frontière, le jeune lévite, avec ferveur, en

* Outre les sources où nous avons déjà puisé pour écrire " la jeunesse de M. Ducharme," *les notes de M. l'abbé A. Nantel*, supérieur du Séminaire de Ste-Thérèse, *le répertoire général du clergé canadien*, par M. l'abbé C. Tanguay, et *les archives de l'évêché de Montréal*, nous devons, pour le présent article, des remerciements particuliers à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Martianopolis, et à M. l'abbé L. C. Gagnon, professeur de rhétorique au Séminaire de Québec. Mgr Bourget, dont la mémoire est toujours jeune et fraîche, a trouvé dans ses souvenirs d'enfance, sur le temps de séminaire de M. Ducharme, des détails pleins d'intérêt, que sur notre demande, il a pris plaisir à nous communiquer avec la plus gracieuse bienveillance : Sa Grandeur faisait alors ses classes de cinquième, de quatrième et de troisième. M. l'abbé L. C. Gagnon, de son côté, a bien voulu s'imposer, pour nous rendre service, le trouble de recherches tout-à-fait longues et minutieuses dans les archives du Séminaire de Québec. A la suite de certains renseignements, il ajoute : " Le relevé de ce qui précède a été fait par le regretté M. C. H. Laverdière, ce chercheur infatigable, et par conséquent mérite créance. " Sans doute, c'est là le meilleur certificat d'authenticité ; mais, pour nous, au même titre, mérite une égale créance le relevé de ce qui suit.

J. B. P.

compagnie de ses pieux confrères de cléricature, dans la retraite et sur la montagne du Séminaire, comme autrefois Moïse, levait vers le ciel des mains suppliantes ; plein de bonne volonté, sous la conduite d'une direction sage, par les exercices de l'étude et de la prière, il se préparait à servir plus tard, dans la milice sacrée, les intérêts du Roi du ciel, et à combattre les combats de la parole, de la vérité et de la foi.

Le Séminaire de Québec, alors comme à toutes les époques de son existence, voyait à sa tête des hommes distingués. Le supérieur était M. Antoine Bernardin Robert Lapommeray, il fut nommé vicaire général pendant les années de théologie de M. Ducharme, en 1813. Agissait comme procureur, M. Jérôme Demers ; plus tard vicaire général, il fut promu jusqu'à trois fois à la charge de supérieur ; pendant plusieurs années, il enseigna la philosophie, et il composa, non sans mérite ni valeur, pour l'usage de ses élèves, des traités de philosophie morale, de physique, d'architecture et d'astronomie. Les élèves du grand séminaire étaient sous la direction de M. Félix Gatien qui avait été, avant d'être appelé à ce poste de confiance, missionnaire au Détroit ; ayant quitté la carrière de l'éducation, il mourut curé du Cap-Santé, en 1844, après avoir exercé dans cette paroisse les fonctions du ministère pastoral pendant 27 ans. Le directeur des écoliers, de l'obéissance duquel M. Ducharme dépendait en sa qualité de maître de salle, était M. Antoine Parant, que les suffrages de ses confrères, dans la suite, portèrent trois fois au poste de supérieur, et quatre fois à celui de procureur. De plus, l'année même que M. Ducharme faisait son entrée au séminaire, le 19 octobre 1811, s'agrégeait à la corporation un jeune prêtre de talent qui devint, en 1834, coadjuteur de Mgr Signay, sous le titre d'évêque de Sidyme, et qui, le 8 octobre 1850, après la mort de son prédécesseur, prit possession du siège archiépiscopal de Québec, M. Pierre Flavien Turgeon. M. Ducharme trouvait donc dans cette maison des mains habiles pour diriger ses premiers pas dans les voies du sanctuaire, des maîtres expérimentés pour former sa vie aux habi-

tudes sacerdotales, et des professeurs distingués pour lui distribuer le pain de la science ecclésiastique.

Souvent l'éducation se façonne, s'accroît et se modifie, autant par le contact journalier avec les compagnons d'étude que par les conseils et leçons qui tombent de haut. La jeunesse ne peut que difficilement se défendre de subir l'influence, bonne ou mauvaise, du milieu où elle vit habituellement : c'est un atmosphère dont elle respire l'air pur comme les miasmes corrompus, les qualités comme les défauts. "Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es." Or, pendant trois années consécutives, de 1811 à 1814, M. Ducharme *hanta*, au Séminaire, nombre d'ecclésiastiques remplis de dévouement, de droiture d'esprit, d'amour pour le travail et de zèle pour le salut des âmes. La plupart ont consumé leur vie au service des autels, comme la lampe du sanctuaire, dans l'ombre, le silence et la retraite, loin du théâtre des grands événements de la politique humaine ; leur mérite n'en est pas moindre devant le Seigneur. Quelques-uns cependant, par des desseins bien évidents de la Providence, ont été élevés sur le boisseau pour servir de lumière, de modèle et d'exemple à leurs frères. D'entre ces derniers, je citerai quelques noms : M. Rémi Gaulin, missionnaire dans l'ancienne Acadie, coadjuteur de Mgr McDonell, puis deuxième évêque de Kingston ; M. Joseph Norbert Provencher, vicaire général de Mgr Plessis, missionnaire au Nord-Ouest, vicaire apostolique de la Rivière-Rouge, premier évêque de St-Boniface ; M. Thomas Cooke, vicaire général de Québec, premier évêque des Trois-Rivières ; M. Joseph Marcoux, missionnaire des sauvages pendant 42 ans, d'abord à St-Régis, puis au Sault Saint-Louis : il composa dans la langue iroquoise des travaux nombreux qui lui ont mérité un rang distingué parmi les philologues ; M. Louis Brodeur, mort curé de St-Roch-des-Aulnets, un des bienfaiteurs du collège de Ste-Anne ; M. Antoine Duranceau, pendant 52 ans curé de Lachine ; M. Charles Joseph Primeaux, curé de Varennes, de 1834 à 1855, prédicateur distingué ; M. Antoine Manseau et M. Hyacinthe Hudon,

tous deux vicaires généraux et chanoines du chapitre de la cathédrale de Montréal : le premier, curé de Joliette, seconda puissamment l'honorable B. Joliette dans la fondation qu'il fit, dans cette ville, de l'importante maison des Clercs de St-Viateur ; le second était chanoine honoraire de Notre-Dame de Chartres en France. M. Ducharme eut aussi pour confrère de Séminaire son futur voisin, le curé de St-Eustache, M. Joseph Paquin, ainsi que son prédécesseur immédiat à la cure de Ste-Thérèse, M. George Hilaire Besserer, qui mourut, le 9 juin 1864, curé de Ste-Famille. M. Paquin avait collationné, avec beaucoup de labeur et de recherches, des notes pour servir à l'histoire de l'église du Canada, lesquelles périrent dans les flammes à l'évêché de Montréal, lors du terrible incendie de 1852. M. Besserer était, dit on, profondément versé dans la science de la théologie et dans l'étude des Saintes Ecritures.

Mais la grande figure qui dominait au Séminaire comme elle rayonnait par tout le pays, qui attirait l'affection des jeunes clercs comme elle imposait le respect aux anciens du clergé et aux sommités de la politique, c'était Mgr Plessis. Il s'intéressait fort à ses séminaristes, il se tenait au courant de leurs progrès, les voyait souvent, les instruisait lui-même, enfin il les suivait de près. Voici du reste ce qu'en dit son intéressant biographe, M. l'abbé Ferland : " Convaincu qu'il importe plus d'avoir de bons prêtres que d'en avoir beaucoup, Mgr Plessis apportait un soin extrême à bien choisir les jeunes gens qu'il admettait à l'état ecclésiastique, il surveillait les élèves du grand Séminaire, il les interrogeait lui-même pour découvrir leurs talents et leur capacité, il s'enquêrait souvent de leur caractère et de leur conduite. Les dimanches, il leur donnait une conférence soit sur l'Écriture Sainte, soit sur le rituel, soit sur l'administration des paroisses. Il rendait cette instruction si intéressante, que tous y assistaient avec plaisir, à l'exception toutefois de ceux dont la conscience était chargée de quelque faute commise dans les cérémonies ou dans le chant, pendant les

offices de la journée, ou qui, durant la semaine, avaient manqué à quelque point du règlement, particulièrement à l'article du silence."

M. Ducharme, pas plus que ses confrères, n'échappa point à cette puissante influence. Il vénérât l'homme de Dieu; il recevait avec bonheur ses leçons, soit publiques, soit privées; il aimait sa présence, son absence laissait un vide qui lui causait de l'ennui; d'après son propre témoignage, il se sentait plus de goût et d'entrain pour chanter à l'orgue de la cathédrale, quand l'évêque officiait on assistait au trône. Toute sa vie, il le considéra comme un père. Lorsqu'il eut quitté le Séminaire, pendant plus de onze ans, jusqu'à la mort du noble prélat, il entretint avec lui une correspondance longue et suivie, dans laquelle il lui rendait compte de tous ses actes, lui communiquait ses embarras, lui demandait des conseils, le faisait le confident de ses joies et de ses peines, de ses revers et de ses succès, de ses goûts et de ses aspirations: il lui ouvrait son cœur avec la confiance et la simplicité d'un enfant. Dans une de ses lettres, en date du 3 décembre 1818, il lui disait tout naïvement: "Qu'il me soit permis de dire à Votre Grandeur que le Séminaire de Québec m'a plu pour le moins autant par rapport à votre présence que par rapport à lui-même. J'en trouve la preuve dans le plaisir que j'éprouvais lorsque Votre Grandeur nous instruisait soit en particulier, soit en public; dans la peine que j'avais lorsque Votre Grandeur était absente du Séminaire, où il me semblait que les choses n'allaient pas comme à l'ordinaire; le dirai-je, dans le plaisir que je ressentais à chanter à l'orgue les louanges de Dieu dans la cathédrale lorsque Votre Grandeur présidait, et dans l'insouciance dont je ne pouvais me défendre lorsque Votre Grandeur était absente. Dernièrement, le bruit ayant couru que Votre Grandeur s'était retirée à la chapelle St-Roch, je ne pus m'empêcher de dire à un confrère que c'était un malheur pour les ecclésiastiques et peut-être pour le Séminaire... Pardonnez-moi, monseigneur, ces réflexions; c'est la hardiesse d'un enfant rempli de confiance qui me fait parler ainsi."

Pendant son séjour au Séminaire, comme c'est encore aujourd'hui le cas pour un bon nombre d'ecclésiastiques, en même temps qu'il étudiait en théologie, il fut employé auprès des élèves. En deux circonstances différentes il remplaça des professeurs absents. Il fit la classe préparatoire du 14 juin au 2 juillet 1812, et la septième du 21 janvier au 3 février 1814. Mais la plus importante des fonctions qui lui furent confiées, est, sans contredit, celle de régent qu'il remplit pendant tout le cours des deux années scolaires 1812-1813 et 1813-14. C'est là, certainement, un poste de confiance ; une charge dont l'exercice demande du tact, de la prudence, l'empire sur soi-même, l'expérience de la vie et la connaissance du cœur humain. Le régent remplace auprès des écoliers le Directeur qui ne peut les suivre, comme il convient qu'ils le soient, à tous les instants du jour, jusque dans les moindres détails de leur conduite. Il veille sur l'observance de la discipline, cette gardienne obligée et nécessaire, dans une maison d'éducation, de la vertu et des fortes études ; il est l'ange de la morale, il déjoue les pièges du malin, et il l'empêche de s'introduire, comme un loup ravisseur, dans les rangs encore inexpérimentés de ce jeune et tendre troupeau. Parmi les élèves d'avenir qui, en 1812, 1813 et 1814, sous l'œil vigilant de M. Ducharme, prirent leurs ébats dans les salles et les cours de récréation, on compte Mgr Ignace Bourget, pendant si longtemps l'évêque bien-aimé du diocèse de Montréal, le protecteur bienveillant et le second fondateur du Séminaire de Ste-Thérèse ; Mgr François Norbert Blanchet, le premier évêque d'Oregon-City ; Mgr Magloire Blanchet, le premier évêque de Nesqually ; Mgr Donald McDonald, le deuxième évêque de Charlottetown ; M. le grand vicaire Alexis Mailloux ; son Honneur l'Hon. René Edmond Caron, le deuxième lieutenant-gouverneur de la province de Québec, et son Honneur le juge Norbert Morin, le patriote " sans peur et sans reproches," l'Aristide des hommes d'Etat canadiens.

M. Ducharme remplit ses fonctions avec zèle et suc-

cès. Les écoliers d'alors, pendant toute leur vie, ont gardé le meilleur souvenir des rapports amicaux qu'ils avaient eus avec lui, et des bons procédés dont il avait usé à leur égard. Vingt-trois ans plus tard, Mgr Bourget pouvait lui écrire : " J'ai un motif tout particulier de m'intéresser à votre œuvre, c'est la connaissance personnelle que j'ai du zèle que vous avez toujours eu de donner à la jeunesse une vraie et solide éducation. Je n'oublie pas les soins que vous preniez de nous pousser à la vertu, et les doux moments que nous passions à écouter les leçons que vous en donniez à tous vos élèves." Dans une autre lettre, il lui disait : " Je ne doute pas que vous ne fassiez un memento pour celui qui en a un si grand besoin et qui est on ne peut plus sincèrement attaché à un si bon maître."

Nous citons, mot-à-mot, du moins autant que notre mémoire peut nous le permettre, sur les années de séminaire de M. Ducharme, le témoignage plein d'autorité que nous tenons de la bouche même du vénérable archevêque de *Martianopolis*. " M. Ducharme était d'une grande piété, cette douce vertu se reflétait sur sa figure, dans sa personne et dans ses actes, son exemple et ses paroles savaient en inspirer à tous le goût et la pratique. Son extérieur était grave, noble et digne, sa présence seule suffisait pour en imposer même aux plus hardis, et rarement il se trouvait obligé d'avoir recours aux moyens de rigueur pour venger le règlement ou pour établir son autorité. Sa conversation était pleine de charmes, il avait un répertoire inépuisable d'anecdotes, et les élèves recherchaient son commerce agréable et facile ; dans ces rapports de franchise et d'amitié, dans ces communications à cœur ouvert, il savait faire naître l'occasion de glisser à propos une bonne parole, une remarque utile, un conseil bienveillant. Il avait des vues hautes et larges, son caractère loyal le mettait au-dessus de ces petites rivalités, de ces jalousies de clocher, de ces mesquineries locales, qui, trop souvent, divisaient en deux camps les élèves du district de Québec et ceux du district de Montréal : par sa générosité, par l'impartialité de sa conduite, il s'était gagné

la confiance entière et le haut estime de tous les écoliers, à quelque partie du pays qu'ils appartinsent. La nature l'avait doué d'un organe sympathique, fort, souple et sonore ; souvent, le dimanche ou les jours de fête, il chantait pendant les offices divins à l'orgue de la cathédrale, et toujours sa voix faisait sensation dans l'église et dans la ville. Déjà il possédait les secrets de cette éloquence pathétique qu'il porta dans la suite à un si haut degré. Je me rappelle qu'un jour, du haut de la tribune, il nous annonça un grand accident, la mort inattendue d'un ecclésiastique qui venait de se noyer ; il le fit en termes si saisissants que la communauté des élèves resta comme clouée à sa place, muette, frappée de stupeur ; puis, avec émotion, avec attendrissement, recommandant à nos prières l'âme de son confrère, il arracha des larmes de tous les yeux, des soupirs de tous les cœurs : par toute la salle on n'entendait que sanglots entrecoupés. Enfin, dans mes souvenirs, M. Ducharme est resté comme le modèle d'un surveillant bon, pieux, ferme et affable."

(A suivre.)

Notes bibliographiques.

VOYAGE AU LAC ABBITIBI, in-18, 244 pages, par J. B. Proulx, prêtre, professeur au Séminaire de Ste-Thérèse.

M. J. B. Proulx, un de nos collaborateurs, vient de publier un livre dans lequel il relate les incidents d'un voyage qu'il a fait, durant les vacances dernières, en compagnie de Sa Grandeur Mgr J. Th. Duhamel, dans les missions sauvages du haut de l'Ottawa. Ces pages, rédigées sous forme de lettre, avaient déjà paru dans les colonnes du journal *Le Canada* ; l'auteur les réédite, après les avoir revues et corrigées. Comment parler d'un œuvre qui nous touche de si près, sans paraître prêcher pour son couvent ? d'un autre côté, si le livre

est bien écrit, pourquoi le faire ? Un de nos correspondants de l'extérieur, sans le savoir, est venu nous tirer d'embarras, en nous envoyant une lettre bienveillante dont nous faisons l'extrait suivant :

RÉVD A. NANTEL,

M. le Supérieur,

..... J'ai parcouru le "Voyage au lac Abbitibi" avec un plaisir tout particulier, et à cause de l'intérêt qui se rattache à des pages si bien dictées, et peut-être aussi, à raison de *la source d'où elles originent*. J'y ai trouvé tout ce qui peut rendre un livre à la fois agréable et précieux.

Le style en est simple et sans prétention comme il convient au genre que l'auteur a adopté ; toujours vif et original, souple et gracieux ; selon les circonstances, d'une grande élévation et d'une riche poésie. Les descriptions sont pleines de fraîcheur et de vie, parfois grandioses comme la nature qu'elles retracent ; partout on rencontre l'artiste qui peint plutôt que l'écrivain qui raconte. Les couleurs locales y sont parfaitement observées, les caractères dessinés habilement et toujours soutenus ; il y règne ce ton de franche gaieté que partage avec joie le lecteur, et qui justifie à ses yeux le nom donné par les sauvages à l'auteur : "Temps sans nuages."

Mais sous ce coloris si frais et si riche, on rencontre des choses plus précieuses encore : des renseignements qui ne peuvent être que très utiles sur les missions lointaines de ces contrées encore neuves pour la civilisation, mais que la religion, à la recherche des âmes, a depuis longtemps visitées et arrosées de ses sueurs ; des détails sur les missionnaires zélés qui y arborèrent les premiers l'étendard de la foi, ou qui continuèrent cette œuvre de dévouement et de sacrifice ; sur le genre de vie des missionnaires actuels qui doit tant intéresser les âmes zélées pour la propagation de la foi ; sur les mœurs des sauvages, sur leur esprit de religion de nature à faire rougir la civilisation moderne.

Enfin, en lisant ce petit livre, le lecteur constate avec plaisir le vaste champ que ces contrées offriront dans un avenir plus ou moins rapproché à la colonisation qui est d'un intérêt si actuel, les grandes ressources que la Providence paraît y avoir ménagées pour notre pays en général, et plus particulièrement pour notre catholique province de Québec.....

F. KAVANAGH, ptre.

Lachine, 15 avril 1882.

Echos de Fêtes.

Avril est riche en fêtes. Son retour est attendu avec impatience et promet de se faire désirer toujours davantage, à moins d'une révolution, d'un remaniement extraordinaire dans le personnel de la maison.

Donc les 11, 13 et 27 Avril, c'était fête et, nous l'espérons, ce sera fête longtemps encore au Séminaire.

D'abord à tout seigneur tout honneur.

Qui ne sait, dans la Famille Térésienne, que le 11 Avril, fête de S. Léon le Grand, à Ste-Thérèse, le temps est toujours beau, l'air toujours pur, les cœurs sont toujours sereins et animés des mêmes sentiments : tendresse et reconnaissance envers le bon curé, actuellement doyen du Séminaire, supérieur du Couvent et père vénéré de tous les élèves ? Tout naturellement, cette fête a du retentissement dans bien des cœurs, et les heureux paroissiens de Ste-Thérèse ne sont pas les derniers à venir présenter leurs hommages à leur dévoué et digne pasteur. Mais ce qui nous touche de plus près ce sont les témoignages de gratitude que rendent, en ce jour, à M. le Curé les Benjamins de sa grande famille.

Cette année, à cause des circonstances exceptionnelles où nous nous trouvons, les élèves du Collège cédèrent leur droit d'ainesse. Le couvent eut la messe du jour de la fête, et, dans la soirée — depuis six heures et demie jusqu'à neuf heures — démonstration brillante dans la grande salle improvisée une fois par année, parée de sapsins odorants, d'inscriptions gracieuses, et rehaussée par la présence de toutes les élèves en grande tenue. Si nous ajoutons, à cette imposante disposition, ce silence respectueux et soutenu qu'on remarque, en ces circonstances, dans nos maisons d'éducation de jeunes filles, les charmes d'une belle musique, le bal d'oiseaux ou de papillons, les fleurs naturelles toujours si bien mariées aux fleurs de la littérature et de la poésie, nous aurons une faible idée du bouquet de fête présenté à M. le Curé, par les élèves du Couvent, le jour de la St Léon 1882.

Après les bonnes paroles que M. le Curé sait toujours

trouver dans son cœur paternel, en cette circonstance, M. le Supérieur profita de la présence d'une représentante de la Maison-Mère pour offrir, encore une fois, des remerciements aux bonnes dames de la Congrégation qui nous avaient si bien accueillies pendant les jours qui suivirent le désastre du 5 octobre.

Le lendemain, à l'Université Mathieu, qui avait revêtu, ce jour-là, une allure plus grave et plus solennelle, M. le Curé et MM. les prêtres de la maison étaient conviés à une de ces séances toutes parlementaires, auxquelles la Société de Discussion sait toujours donner tant de vie et d'intérêt.

Voici le programme de la fête :

Adresse à M. le Curé..... W. EARLEY.
 " Jour de fête " (violon)..... T. ARBOUR.

Discussion.

Lequel est préférable : un roi guerrier ou un roi pacifique ?

P. FORGET et A. MARTEL.—M. DESJARDINS et H. ROY.
 " Theodulla " (violon)..... T. ARBOUR.
 " Hommage à M. le Curé " (orphéon) paroles de M. COUPAL; musique de L. PROULX.

La poésie et la musique avaient donc donné la main à la discussion, pour nous faire paraître courtes les deux heures passées dans l'heureux séjour des amis de la Sagesse. M. Earley nous y avait souhaité la plus chaleureuse bienvenue. Après avoir rappelé, dans son adresse, les gloires du nom de Léon, " ce nom treize fois inscrit sur les plis glorieux du drapeau pontifical," il ajoutait : " Pour la famille Térésienne, ce nom en revêtant moins de majesté, assume plus de tendresse et d'affection; le pasteur humble et dévoué, ami compatissant, protecteur des pauvres, père aimant et tendre de la jeunesse, curé bon, sage et prudent, monsieur Léon Charlebois à qui soit aujourd'hui respect et reconnaissance."

Il était difficile, pour ne pas dire impossible, aux dis-

cutants de ne pas tourner leur esprit et leur cœur vers le héros de la fête. Pourquoi ? Il va sans dire : l'exemple avait alors une force irrésistible sur l'auditoire : aussi l'on vota en masse pour donner la préférence au roi pacifique.

Dans son allocution, M. le Curé nous révéla qu'il n'avait à enrégistrer, dans sa vie, d'autres prouesses militaires que celle d'avoir fait mordre la poussière à un lièvre inoffensif (encore est-il douteux, disent les contemporains, que l'animal ait vu alors son dernier jour.) Il se prononça donc pour la paix, mais sans condamner la guerre, sachant concilier..... ce qui d'ailleurs se concilie si bien au dire du proverbe : *Si vis pacem para bellum*.

M. le Supérieur constata avec plaisir que MM. les musiciens n'avaient pas, comme les Juifs, suspendu leurs lyres aux saules de Babylone, et leur souhaila d'être tous des Orphées pour élever nos murailles, force que du reste, ils avaient dans la prière.

Puis c'était la fin !..... Mais rien n'était oublié, et ces paroles du poète du jour restaient gravées dans le cœur :

Des voutes éternelles
Léon, pontife saint,
Rends-lui toujours plus belles
Les roses du chemin ;
Que jamais la tristesse
En son cœur n'ait accès,
Qu'une heureuse vieillesse,
De ses derniers ans, allège le faix !

*
* *

Salve, verna redux ætas florente corona
Fulgens. Tu viridi tellurem cespite vestis,
Zigliaræ gregi tu fæsti gaudia præbes.
Ecce dies votis properis precibusque vocata.
Quæ gratæ studii proles dulcœdine gliscunt
Rectoris festum clari solemne salutant
Promentes dignas memori de pectore grates !

.....
C'est en ce langage que la classe de Philosophie saluait, le 13 avril, la fête de son professeur ; et, pour

chômer la St Herménigilde d'une manière utile et agréable, " Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci," une *disputatio philosophica*, sérieuse, brève, intéressante avait été préparée.

- I Utrum hominis vitæ fons sit substantia simplex ?
- II An sit corporeas superans operatio vires ?
- III An tandem æternam servet per sæcula vitam ?

C'étaient les thèses à démontrer selon toutes les règles de la dialectique.

Procédant toujours avec méthode et intégrité, nos heureux *Aristotes*, après une nourriture aussi substantielle que des thèses de Psychologie, se mirent en frais de servir un dessert : c'était doux, gracieux!.. Poésie latine, poésie française, forme syllogistique, langue de Cicéron, langue de Démosthène, tout fut déployé pour rappeler de précieux souvenirs

" Au digne professeur qui, sans cesse, les guide,
" Les instruit, leur transmet la science solide."

* *
*

Jeudi, le 27 courant, quel beau soleil d'avril ! si vivifiant, si radieux durant toute la journée ! Et que de cœurs joyeux, que de figures épanouies dans le vaste enceinte de notre externat ! Pouvait-il en être autrement, quand la veille au soir, à cinq heures, dans la *Salle des Exercices*, tous les élèves réunis disaient amour et reconnaissance à M. le Directeur, et lui présentaient des vœux de bonheur et de longévité à l'occasion du retour de la St Anthime, sa fête patronale ?

Donc le 27 avril, grand et beau congé!... sans cloche, sans interruption, depuis le lever jusqu'au coucher des élèves. La séance traditionnelle de l'après-dinée n'eut pas lieu cette année et pour causes. Cependant la Société de Discussion nous ménageait encore une de ses soirées toujours intéressantes et souvent remarquables par les élans d'éloquence, les vives réparties, les répliques heureuses de nos jeunes orateurs.

Mais quelle fée avait donc touché de sa baguette ma-

gique la *Chambre d'assemblée* d'aspect si modeste, pour donner ainsi le change à la foule qui d'ordinaire encombre ses galeries? Parquet désormais libre de son poêle et permettant d'apercevoir la personne de l'Orateur, chambre agrandie et prolongée aux dépens de l'arrière-magasin, guirlandes courant en dentelles, sur murs et par plafond, inscriptions burinées à la Malhiot ou ornées de festons de verdure. C'était à ne plus s'y reconnaître, vraiment!.. MM. les organisateurs avaient voulu par là procurer à M. le Directeur l'agréable surprise de voir toute la division des *grands*, réunie, pour la première fois, dans les murs de l'Université Mathieu.

Avant l'ouverture de la discussion, le révérend M. Sauvé nous fit ressouvenir du beau temps jadis, en faisant exécuter par "l'Orphéon" quelques-uns de nos chants canadiens si populaires et si agréablement arrangés et harmonisés par M. E. Gagnon. Puis l'ordre du jour appela la discussion sur la question suivante: *Considérée en 1774, la domination anglaise est-elle plus avantageuse aux Canadiens que ne le serait la domination française?*

M. H. Deslauriers, secondé par M. A. Sauriol exprime le regret que leur cause le départ de M. M. Coupal, et propose de lui voter des remerciements pour les services qu'il a rendus à la société comme secrétaire.—Voté à l'unanimité. . . Les orateurs du jour, MM. T. Nepveu, A. Péladeau, E. Gohier et L. Cousineau, descendent alors dans l'arène pour batailler une heure et demie durant, avec une énergie de conviction, une force de dialectique, une chaleur de débit, qui, certes, eussent fait honneur à nos compatriotes de 1774. MM. Arbour et Bertrand devaient remplir les *entr'actes*, distraire agréablement l'esprit et parler suavement au cœur: le premier par les notes expressives de son instrument, le second par les chants de sa jeune muse qui, entre autres inspirations, lui souffla cette pensée:

En France, nous dit-on, une ingrate jeunesse,
Se piquant d'esprit fort, scélérate et traltresse,
S'empresse d'attaquer ses anciens Directeurs,
Ses prêtres dévoués, ses meilleurs protecteurs,

Se moquant de leur Dieu, fière de n'y point croire.
 Canadiens, nous cherchons en d'autres lieux la gloire,
 Chez nous les esprits forts n'ont place ni crédit.
 Voyez : Ste Thérèse aujourd'hui nous redit
 Comment notre jeunesse hérita de ses pères.

.....

A la fin de la séance, M. le Directeur prit occasion du sujet de la discussion, pour rappeler les vues insondables de la Providence dans les événements et l'omniprésence du doigt de Dieu, dirigeant toutes choses pour sa plus grande gloire et notre plus grande utilité. Il eut l'heureuse idée de rapprocher notre situation avec celle des Canadiens de 1774, et proclama bien haut les espérances que, grâce à Dieu, nous verrons se réaliser dans un avenir prochain.

Quelqu'un écrivait : "Après les joies incomparables du commerce divin, rien n'a été créé de plus enviable que l'intimité de famille." Si reportant notre pensée sur les beaux jours d'autrefois, il nous était permis d'exprimer un regret, à la fête de M. le Directeur comme à celle de M. le curé, ce serait de n'avoir pas pu faire partager, cette année, à tous les membres de la famille collegienne, le bonheur que l'on goûte dans ces douces réunions où il est donné d'habiter, un instant du moins, sous un ciel sans nuages.

Petite correspondance.

Navigation sur la Rivière-aux-Chiens.

Révd. Chs. Larocque.

Monsieur le gérant des Annales,

"La Térésienne," si bien connue de vos lecteurs, a recommencé ses courses vagabondes. Dès la première aurore du printemps elle fut transportée, en wagon, de ses quartiers d'hiver sur la Rivière-des-Mille Isles à la source de la Rivière-aux-Chiens, environ quatre milles plus haut que le village de Ste-Thérèse par terre, cinq milles par eau. Là, dans un port tranquille, elle attendait la débacle pour se lancer de nouveau sur la plaine liquide.

Le 21 avril 1882, date dorénavant mémorable, un parti de hardis navigateurs s'organise pour aller chercher le noble esquif et descendre, à travers champs et clôtures, le cours accidenté du

fleuve Térésien, coup d'audace qui n'a pas encore été tenté, du moins de mémoire d'hommes. Voici les noms de ces nouveaux Jacques-Cartier : *Joannes*, qui n'a jamais reculé devant une aventure ; M. M., le roi, débonnaire et doux, qui règne sur la classe de Troisième ; M. B., l'Archimède de l'Université Matthieu ; M. C., le savant commentateur du Cardinal Zigliara ; et W. apprenti philosophe.

“ Avance donc, la Bleue, avance, ” crie à tue-tête le Vive-la-Joie du village, celui qui, chaque matin, chantant sur tous les tons, distribue de porte en porte le pain quotidien : c'est le Phaéton qui, dans sa grand'charette, par des chemins impossibles, a entrepris de nous conduire à destination. — “ Avance donc, la Bleue. ” Les roues s'embourbent jusqu'au moyeu. Le ciel est moins gai que le fond de nos cœurs. Il tombe une pluie fine, mais elle ne saurait refroidir la gaieté de M. C., ni éteindre le franc rire de M. M. — “ Avance donc. ” La Bleue s'arrête, elle tremble, elle chancelle, elle va tomber ; son collier trop étroit l'étouffe. Phaéton saute dans la boue, il grimace. Ah ! s'il était seul, il lâcherait bien un petit juron : comme ça le soulagerait ! — Un autre collier est emprunté, et “ avance, la Bleue. ” Enfin, après une heure, secoués, cahotés, meurtris, nous voici rendus. Il était deux heures de l'après-midi.

En un clin d'œil, bâtiment, rames, mat, gouvernail, tout est prêt : nous montons à bord. La rivière s'étend devant nous étroite et profonde. Les rames donnent sur les sièges. Svelte et gracieuse, entraînée par le courant, la barque glisse sans bruit. Les échos étonnés répètent : “ A St Malo, beau port de mer. ”

Chacun est à son poste. M. B., ferme et solide, armé d'un grand aviron, s'est placé debout à la proue. La nature l'a fait pilote : l'audace est assise sur son front, la détermination brille dans son regard, son œil de lynx sonde la profondeur des eaux. Il commande, tout obéit. “ A droite, ” le navire tourne à droite. “ A gauche, ” le navire tourne à gauche. “ Arrête, ” le navire arrête. C'est lui qui, dans un moment de péril, dominera les vagues irritées, contournera les écueils et sauvera l'équipage. — *Joannes* assis tranquillement au gouvernail, sans qu'on s'en aperçoive, tire les ficelles. — *M. M. intenta præbet brachia remis, intentusque expectat signum.* Seul il comprend les ordres du pilote, seul il sait les exécuter, ses vigoureux coups de rames font tressaillir la chaloupe. Si M. B. est l'âme du bateau, lui en est la force motrice, la vapeur, *l'engin.* — M. C. assis près du mat, selon le besoin, l'abaisse ou le relève, et croit rendre au parti un immense service. W. regarde, écoute et jouit.

Après un quart d'heure de navigation, nous débouchons sur un théâtre plus vaste. La rivière, grossie par les eaux du printemps, sortant de son lit, se répand en un lac large d'une dizaine d'arpents, long de deux milles. Les îlots se multiplient, les grands arbres de leurs branches entrelacées effleurent la surface

des ondes, et, sans l'habileté de notre pilote, plus d'une fois ils auraient fait de nous de nouveaux Absalons. Le vent a dissipé les nuages, le ciel revêt des teintes d'azur. Au nord s'élèvent en amphithéâtre de riches côteaux qui semblent nous sourire dans leur première verdure ; au sud s'étend la voie ferrée qui conduit à la capitale, ici on voit de larges clairières, là d'épaisses touffes d'arbres encore veufs de leur feuillage. Devant nous dans le lointain nous apercevons pêle-mêle les maisons du village, le castel Morris, les hautes tours de l'église, le clocher argenté de l'école : que ne puis-je saluer le dôme brillant de notre vieux collège.

Gare ! gare ! un pont, formé d'une seule pièce, nous barre le passage. D'un bond M. M. saute sur le rivage ; nouvel Hercule, de ses bras nerveux il soulève l'obstacle, et la Térésienne continue sa route sans encombre. Pour un moment, M. C. s'était mis aux rames. Un pas périlleux se présente. "A gauche, crie le pilote. — Hein ? reprend naïvement M. C. — Ce n'est pas le moment de dire *hein*, c'est le moment d'écouter. — Hein ?... A gauche, te dis-je." Il était trop tard, le vaisseau était échoué ; alors le pilote de maugréer, le rameur de protester, et les autres de rire. Enfin M. M. vint clore l'incident en reprenant les rames qu'il garde le reste du voyage. *Morale* : inconvenient d'un mot mal placé.

Sur une langue de terre nous tendent les bras deux individus ; ils agitent une inscription au bout d'une longue perche, et ils nous crient d'une voix en peine : "Ayez pitié de deux pauvres naufragés." Est-ce Robinson avec Vendredi dans son île déserte ? Est-ce Hector Servadac avec Ben-Zouf, emportés dans l'espace sur un morceau de l'Algérie ? Non, c'est celui que *Sim* a baptisé du nom de *Bienheureux Edouard*, avec son compagnon fidèle, M. L. écuyer réglementaire. Nous eûmes pitié d'eux et nous les primes à notre bord.

Nous retrouvons la rivière avec son lit rocailleux, encaissée entre deux rives étroites, resserrée en plus d'un endroit entre deux murs de pierres construits de main d'hommes, bordée çà et là de grands arbres et de maisonnettes gaies et propettes. Attention, nous arrivons au moulin de *Priscaut*. Le rapide murmure l'onde écume, les bouillons se soulèvent, la barque monte et descend ; baissant la tête, nous passons sous les ponts comme un trait. Pan ! pan ! deux volées de coups de fusil saluent la Térésienne. "Hourra ! hourra !" répond l'équipage. Les têtes curieuses se pressent aux fenêtres, les hommes agitent leurs chapeaux, les femmes leurs mouchoirs. "Arrête, arrête," nous accostons au pont *Deschambault* pour faire un portage et déposer sur la rive les deux naufragés.

Le moment solennel est arrivé. Ici la rivière tortueuse semble vouloir revenir sur elle-même, *tortus per herbam*. Le courant descend à plein bord, les vagues écumantes battent les rivages, les flots bouillonnants se pressent et se poursuivent comme des

chevaux au galop. Notre chaloupe, légère, danse sur la houle comme un copeau. Silence, pas un mot, les figures s'allongent les cœurs palpitent, nous volons sous les regards de la foule étonnée. Debout, à l'avant, avec sa grande rame, comme Neptune avec son trident, M. B. est sublime.

Un voyage si beau, rempli d'émotion si diverses, devait aboutir à une catastrophe. Un peu plus bas que l'Université Mathieu, la rivière se cabre et se brise, un bouillon énorme plein d'écumes, bondit et semble vouloir cracher vers le ciel ; vingt pas plus loin le courant rapide se détourne et entre sous un pont où il est, pour notre bateau, impossible de passer. Il a été décidé d'avance que nous arrêterions au détour, chose plus facile à dire qu'à faire. La chaloupe entre tête baissée dans le bouillon, nous disparaissions dans la cave, dix seaux d'eau embarquent avec nous. M. B. s'élançait sur le rivage, d'un tour de main il a ceinturé de l'amarre le tronc d'un arbre, et la barque à l'extrémité du câble tourne sur elle-même bout pour bout. M. M. et W. en sautant sur la grève lui imprime un mouvement de flanc, et elle s'emplit d'eau à la rasade. M. C. ébranlé sur sa base, tombe à l'eau jusqu'au cou ; je vous le demande, pourquoi lui plutôt qu'un autre ? *Joannes* pâle, abasourdi, reste collé sur son siège, immobile comme une statue, et attend une invitation pour sortir de son bain de pieds. Il était quatre heures.

Cependant, pour tout cela, la Térésienne n'a pas peur des vagues, ni non plus les navigateurs. Le premier beau congé les trouvera frais et dispos, avec un courage à la hauteur des circonstances, prêts à affronter de nouveaux périls pour rendre service à la science et à la géographie, en continuant leur voyage d'exploration jusqu'aux bouches de la Rivière-aux-Chiens.

W. EARLEY.

Collegiana.

—La retraite des *finissants* s'est terminée le 9 avril. Une des chambres du château Morris s'était, pour la circonstance, transformée en chapelle et salle de méditation. Malgré les inconvénients de la position, ces saints exercices furent suivis avec un grand recueillement.

—Le 10 avril, MM. St-Louis & Frère ont ouvert leur chantier et les travaux de maçonnerie sont commencés sur toute la ligne. A la date du 30 avril, le soubassement était à demi terminé.

—Le 10 et le 17 furent chantées des messes solennelles, la première, demandée par les élèves, l'autre par le Séminaire. Puisse le bon Dieu exaucer nos prières et bénir les travaux entrepris pour sa plus grande gloire !

—Le jour de Pâques fut célébré avec toute la pompe des années dernières. Le chœur des élèves, sous la direction du Rév. M. Sauvé, chanta la messe royale harmonisée, l'*Alleluia* de Lambillotte et plusieurs autres beaux morceaux. Aux vêpres comme à la messe, tout nous parlait de joie, d'espérance, de résurrection.

—Réponses aux énigmes de la livraison de Mars : *honneur—portrait.*

Places de Semaine.

PHILOSOPHIE.

Psychologie.—1^{ers} A. Bertrand, L. Cousineau, W. Earley ; 2^o U. Brulé ; 3^e A. Thérien ; 4^o J. Cruse.

Chimie.—1^{er} T. Nepveu ; 2^o T. Théoret ; 3^e U. Brulé ; 4^e A. Ricard.

RUÉTORIQUE.

Discours français.—1^{er} L. Boissonneau ; 2^e E. David ; 3^o L. Valiquet ; 4^o A. Beausoleil.

Analyse oratoire.—1^{ers} E. David et L. Valiquet ; 2^o L. Boissonneau ; 3^e A. Péladeau ; 4^e M. Desjardins.

SECONDE.

Composition française.—1^{er} H. Roy ; 2^e H. Vachon ; 3^o C. Leduc ; 4^o E. Coursol.

Thème latin.—1^{er} H. Vachon ; 2^e E. Coursol ; 3^e C. Leduc ; 4^o E. Tellier.

Histoire moderne.—1^{er} H. Vachon ; 2^e E. Coursol et L. Leduc ; 3^e E. Tellier ; 4^e J. Blais.

TROISIÈME.

Thème latin.—1^{er} A. Fortier ; 2^o H. Roy ; 3^e R. Brady ; 3^o F. Cloutier.

Version grecque.—1^{er} A. Fortier ; 2^o H. Palin ; 3^o A. Jasmin ; 4^e J. Campeau.

Tenue des livres.—1^{er} E. Ostiguy ; 2^o A. Fortier ; 3^o R. Brady ; 4^e E. Monette.

QUATRIÈME.

Thème latin.—1^{er} H. Legault ; 2^o H. Marrien ; 3^o G. Langlois ; 4^e A. Bouchard.

Histoire Romaine.—1^{ers} A. Bouchard et H. Legault ; 2^o F. Latulippe ; 3^o H. Marrien ; 4^e O. Corbeil.

Arithmétique.—1^{er} H. Marrien ; 2^o H. Legault ; 3^o E. Daunais, O. Gratton, G. Langlois.

CINQUIÈME.

Géographie.—1^{er} E. Gravel ; 2^o C. Poissant ; 3^o W. Proulx ; 4^e E. Germain.

Anglais.—1^{er} F. DesRivières ; 2^o Ch. Larocque ; 3^o C. Poissant ; 4^e T. Nepveu.

Arithmétique.—1^{er} L. Desjardins ; 2^o E. Gravel ; 3^o A. Moncion ; 4^e Z. Gagnier.

SIXIÈME. (1^{re} DIVISION).

Thème latin.—1^{ers} A. Ranger et A. Valiquette ; 2^o J. Marleau ; 3^o A. Laberge ; 4^e W. Deschambault.

Géographie.—1^{er} J. Marleau ; 2^o R. Gravel ; 3^o J. Prud'homme ; 4^e A. Gagnon.

(2^e DIVISION).

Thème latin.—1^{er} N. Joubert ; 2^o J. Brazeau ; 3^o J. Ouimet ; 4^e E. Prévost.

Version latine.—1^{er} A. Marchand ; 2^o L. Bergevin ; 3^o P. Chapleau ; 4^e J. Marchand.

Notes de conduite pour le mois d'avril 1882.

PARFAITEMENT BIEN :

J. Crépeau, W. Early, T. Nepveu, L. Boissonneault, E. Coursol, C. Leduc, G. Alarie, J. Casey, J. Dunn, J. Chaumont, P. Roch, A. Desjardins, D. Nepveu, C. Poissant, W. Proulx, O. Simard, L. Gagnon, R. Gravel, O. Legault, J. Marleau, A. Ranger, B. Benoit, A. Juteau, A. Pelletier, T. L'Ecuyer.

TRÈS BIEN :

A. Bertrand, L. Cousineau, J. Cruse, E. Gratton, P. Hafey, A. Sauriol, E. Gohier, A. Péladeau, H. Sanche, J. Blais, A. Martel, F. Cloutier, P. McGill, E. Monet, H. Roy, H. Legault, H. Lafleur, W. Deschambeault, J. Gagnon, W. Jarry, A. Laberge, M. Leguerrier, J. Brazeau, A. Brûlé, P. Chapleau, J. Marchand, A. Brien, A. Légaré, C. F. Leclerc.
